Belphegor

Littérature populaire et culture médiatique

13-1 | 2015

Distinctions That Matter/Fictions Économiques

Natacha Vas-Deyres, *Ces Français qui ont écrit demain. Utopie, anticipation et science-fiction au XX^e siècle*

Vittorio Frigerio

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/belphegor/576>

DOI : 10.4000/belphegor.576

ISSN : 1499-7185

Éditeur

LPCM

Référence électronique

Vittorio Frigerio, « Natacha Vas-Deyres, *Ces Français qui ont écrit demain. Utopie, anticipation et science-fiction au XX^e siècle* », *Belphegor* [En ligne], 13-1 | 2015, mis en ligne le 29 août 2015, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/belphegor/576> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/belphegor.576>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Belphegor est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Natacha Vas-Deyres, *Ces Français qui ont écrit demain. Utopie, anticipation et science-fiction au XX^e siècle*

Vittorio Frigerio

RÉFÉRENCE

Vas-Deyres, Natacha. *Ces Français qui ont écrit demain. Utopie, anticipation et science-fiction au XX^e siècle*. Paris : Champion, 2012. 533 p. ISBN : 978-2-7453-2371.

1 La science-fiction n'a jamais été considérée un genre particulièrement français. En dépit des anticipations de Jules Verne et de ses contemporains et rares successeurs, ou de l'engouement quelque peu transitoire créé par la traduction par Boris Vian du roman capital *The Players of Null-A* d'Alfred Van Vogt, la fiction spéculative (autre terme parmi ceux, nombreux, qu'on a créés pour la définir) a toujours été considérée principalement comme une invention américaine, reçue avec un enthousiasme modéré par le public hexagonal. Et s'il existe de nos jours une production de science-fiction particulièrement vivace et populaire en langue française, elle n'est pas d'origine européenne mais s'épanouit plutôt au Québec.

2 Vient maintenant ce gros ouvrage de Natacha Vas-Deyres qui, si son but n'est pas de retourner entièrement les idées reçues, se propose néanmoins de mettre en évidence la présence constante au sein de la littérature française, tout au long d'un vingtième siècle prolongé (on parle en fait d'auteurs ayant commencé à écrire dès les années quatre-vingts du dix-neuvième siècle), de préoccupations et de visions pouvant se réunir sous une même étiquette tricéphale rassemblant utopie, anticipation et science-fiction. L'auteur présente ainsi « l'originalité de notre projet : proposer par l'évolution des représentations sociales une histoire cohérente de l'utopie et de la science-fiction française au XX^e siècle, rendant ainsi compte par le parcours de cette littérature de l'imaginaire du concept difficile de la modernité introduite par ce siècle » (p. 33). L'approche choisie est sociocritique, et les auteurs analysés proviennent tout autant de la littérature consacrée que de ses vastes marges.

3 L'ouvrage est organisé en trois parties, aux titres abondamment descriptifs. La première (« Représentations idéologiques du progrès scientifique et social : la littérature utopique dynamise des sociétés de l'alternance et change les mentalités par un pragmatisme social et politique – 1890-1910 ») commence par une dissertation sur les visions respectives de Camille Flammarion et de Rosny aîné, les deux fascinés par la représentation de la fin du monde, pour passer ensuite à une lecture du dernier Zola, celui de *Travail*, en parallèle avec la production fictionnelle de Jean Grave, le propagandiste anarchiste autodidacte, plus connu comme rédacteur du célèbre journal *Les Temps Nouveaux*. On passe ensuite à un auteur d'orientation libérale, Daniel Halévy, pour se pencher par après sur la transformation progressive des utopies en contre-utopies à travers des lectures de romans de Jules Verne (dont notamment *L'île à hélice*), Anatole France (*L'île aux pingouins*) et Léon Daudet (*Les morticoles*).

4 La deuxième partie (« Représentations des terreurs nées de la massification industrielle et sociale (1920-1970) : la littérature utopique se fait l'expression des peurs engendrées par "la barbarie du progrès" ») explore tout d'abord la production science-fictionnelle

qui a suivi les horreurs de la première guerre mondiale, marquée par un pessimisme souvent radical et par un rejet général des valeurs du progrès. Y sont analysées les œuvres d'Ernest Pérochon (*Les Hommes frénétiques*), de José Moselli (notamment *La fin d'Illa*, vu comme une préfiguration du Troisième Reich) et de René Barjavel (*Le diable l'emporte*), ces ouvrages étant considérés comme des illustrations d'un imaginaire social traumatisé pour lequel le progrès ne recèle que terreur et dangers. De ces écrivains des années trente et quarante, qui ne font qu'une fois dans leur carrière de la science-fiction pour l'utiliser comme critique du capitalisme régnant, nous passons à d'autres qui opèrent ordinairement dans le genre : Claude Farrère (*Les condamnés à mort*), B.R. Bruss (*Terre siècle 24, An... 2391*) ; critique d'un machinisme génocidaire sur le fond de cette bible de l'anti-américanisme que sont les *Scènes de la vie future* de Duhamel. On passe par la suite aux représentations de l'homme artificiel en commençant avec une discussion d'un roman d'un auteur breton, Xavier de Langlais, intitulé *L'Île sous cloche*, pour revenir ensuite une fois de plus à René Barjavel, cette fois-ci avec *Le voyageur imprudent*. L'analyse se consacre après cela à une revue des utopies régressives, prônant un retour anti-technologique au paradis perdu, ou du moins à une société traditionnelle. Sont alors discutés un roman de Régis Messac, *Quinzinzinzili*, *Ravage*, encore de Barjavel, et *Malevil* de Robert Merle. Pour illustrer la situation des années trente, période désabusée où règne la satire de la déchéance sociale et où commencent à s'entendre des voix dénonçant la montée rapide des dictatures, nous passons à la lecture d'une nouvelle d'André Maurois, de deux autres romans de Régis Messac (*La Cité des Asphyxiés* et *Valcrétin*), pour finir avec une œuvre signée par René Sussan, *Les confluents*. L'arrivée des années cinquante, avec l'engouement pour la science-fiction qui s'y fera sentir suite au succès du genre aux États-Unis, et l'apparition de revues spécialisées en France, est introduite par la lecture de deux romans : tout d'abord celui d'un auteur oublié, Jacques Spitz (*La guerre des mouches*), dont Vas-Deyres considère l'œuvre d'une qualité comparable à celles de Rosny Aîné ou de Maurice Renard, et ensuite *L'Âge Alpha ou la marche du temps*, de Jean-Marie Gerbault. Pour terminer cette section, couvrant la période allant des années cinquante aux années soixante-dix, une présentation de la vision de la société future proposée par André Maurois (*Relativisme*) est suivie par la discussion de la thématique de la rencontre de l'Autre, qui est alors mise en exergue sous l'impulsion des mouvements de décolonisation. Figurent dans cette section le célèbre roman *La planète des singes* de Pierre Boulle, ainsi que *Le monde est nôtre* de Francis Carsac et *Oms en série* de Stefan Wul, qui se situent plus du côté du *space opéra* ou de l'*héroïc fantasy*. Cette « ethno-fiction » qui découvre l'existence d'un Autre qui n'est pas nécessairement un adversaire prédestiné fait ressentir son influence tout au long de cette période, et la rupture de mai 68 se reflète dans la production science-fictionnelle de la décade qui suivra, où on tente d'imaginer de nouvelles formes d'altérité sociale. Parmi les auteurs et les œuvres choisis pour présenter ce moment particulier de l'évolution du genre, la place principale revient à Jean-Pierre Andrevon (*Gandahar*), une nouvelle fois Pierre Boulle (*Les jeux de l'esprit*) et Gérard Klein (*Le sceptre du hasard*), qui imagine une société « stochastocratique » dont les dirigeants sont choisis par tirage au sort.

- 5 Enfin, la troisième et dernière partie (« La littérature utopique à la rencontre de la contemporanéité et de l'avenir : les stratégies de l'alternative (1970-2004), le creuset littéraire devient celui du renouvellement des représentations politiques et de l'imaginaire social ») explore la création plus contemporaine en partant d'une analyse d'une production science-fictionnelle engagée, fortement gauchiste, qui fleurit au

début des années soixante-dix, en même temps toutefois que se fait sentir un certain déclin du genre, marqué par la disparition de diverses publications. On découvre ici, à travers des nouvelles de Serge Lehman et d'Ayerdhal, et par la suite à travers la présentation de deux autres romans de ce même Ayerdhal (*Chroniques d'un rêve enclavé* et *Demain une oasis*) une science-fiction qui concilie utopie et discours réaliste, et évoque une subversion possible, une révolte pragmatique, par le biais de la fiction. L'auteure s'occupe ensuite de l'émergence du féminisme dans la science-fiction, parlant d'abord d'un roman d'un auteur masculin, Robert Merle (*Les Hommes protégés*), dystopie mettant en scène la naissance d'un pouvoir féministe dictatorial et anti-mâle aux États-Unis, et ensuite d'une des rares écrivaines de science-fiction, Joëlle Wintrebert (*Pollen*). Est citée en passant dans cette section l'œuvre d'Élizabeth Vonarburg, vraisemblablement la plus importante des écrivaines contemporaines appartenant à ce genre, mais qui publie au Québec et par conséquent se trouve malheureusement exclue du corpus. La dimension religieuse, l'utilisation d'un pouvoir spirituel pour sauver la société de l'avenir, est le thème d'une section qui traite d'une nouvelle de Jean-Louis Curtis et de deux romans de Pierre Bordage (*Les Derniers hommes* et *L'Évangile du serpent*). Nous sommes ici face à une forme de « mysticisme pragmatique » visant à la ré-humanisation d'une société dévoyée par la science et la technique. On revient ensuite au thème ancien de la peur de la prolifération des machines et de leur prise de contrôle de la société à travers des lectures d'œuvres de Serge Brussolo (*Boulevard des Banquises*), ainsi que de Michel Jeury, Jean-Pierre Andrevon, Jérôme Leroy, et encore d'Ayerdhal. L'auteure souligne comment la science-fiction contemporaine peut jouer le rôle d'une « véritable pratique cognitive et critique de la modernité ou de la postmodernité » (p. 381). La section suivante traite des représentations fictionnelles de sociétés tribales ou de zones de non-droit au sein du monde moderne. Y sont discutés le roman *Argentina* de Joël Houssin, *Abzalon* de Pierre Bordage et *La Compagnie des glaces* de G.-J. Arnaud. Le thème de la critique de la mondialisation et de la concentration du pouvoir économique est évoqué à travers le roman de Philippe Curval *Cette chère humanité*, *Globalia* de Jean-Christophe Rufin et de nouveau G.-J. Arnaud et Serge Lehman. Une brève section traite des territoires en friche, refuge de l'utopie, surtout à travers le roman *Parabellum Tango* de Pierre Pelot. Est ensuite traitée l'utopie de la communication (le cybercosmos), inspirée de William Gibson et du cyberpunk. On y découvre diverses œuvres françaises produites de 1979 à nos jours, et notamment le roman *Étoiles mourantes*, signé conjointement par Ayerdahl et Jean-Claude Dunyach. « L'ombre de Big Brother », section qui s'impose d'autant plus depuis les révélations d'Edward Snowden, part de 1984 pour présenter les interprétations françaises de la société de la surveillance à travers le roman *Mort au champ d'étoiles* de Bernard Villaret, *Big Sister* de Jérôme Leroy et encore une fois Pierre Pelot.

- 6 Natacha Vas-Deyres signe ici un ouvrage très ambitieux, fruit de lectures abondantes, variées et attentives, qui parvient à reformuler avec succès l'histoire de l'évolution de l'anticipation et de la science-fiction hexagonales à l'enseigne de l'utopie. Le choix d'éviter de départager les auteurs soi-disant littéraires de ceux œuvrant dans le domaine de la littérature de masse est fructueux et permet une meilleure compréhension du sujet. Ceci dit, l'ouvrage aurait pu profiter d'une relecture quelque peu plus attentive. De nombreuses coquilles ont échappé à l'attention des éditeurs. On retrouve parfois des erreurs involontairement comiques, comme lorsqu'en lisant une analyse du roman *Terre Libre* de Jean Grave on apprend que « les marins sont condamnés à la famille » (p. 77) au lieu d'être condamnés à la famine. Parfois on peut

céder « à une vague littéraire » (p. 82) plutôt qu'à une vogue. Ailleurs, la critique Caroline Granier est rebaptisée « Caroline Grenier », alors que le critique Dominique Kalifa devient quelquefois « Daniel » et la ville vernienne de Stahlstadt se transforme en Stadtstahl. Et ainsi de suite. C'est dommage ; ce travail, consciencieux et complexe, méritait un meilleur traitement¹. On pourrait aussi estimer qu'il aurait été parfois préférable de limiter les notes en bas de page, qui deviennent dans certains cas de véritables digressions d'envergure, ou encore de remplacer les citations quelquefois trop étendues d'ouvrages critiques ou de romans par des paraphrases plus synthétiques. Cela aurait aidé à rendre la lecture plus nerveuse et à éviter des longueurs qui ne sont pas nécessairement toujours utiles. En dépit de ces critiques, il convient de saluer ce livre, qui vient ajouter une brique importante, ainsi que le fait remarquer Roger Bozzetto dans son introduction, à l'étude de ce genre littéraire trop méprisé, et parvient à en montrer la grande richesse et la diversité remarquable qui l'ont caractérisé dans son développement tout au long du siècle qui vient de finir, aidant ainsi à renverser bien des idées préconçues et à rendre à la science-fiction la place importante qui devrait être la sienne dans le panorama de la littérature française. On peut estimer que l'auteur a su réaliser son but, qu'elle décrit comme ayant été « d'analyser au mieux les dynamiques des représentations littéraires censées mettre "en signe" et en sens les visions sociétales issues d'un imaginaire collectif » (p. 467).

NOTES

1. L'auteure nous signale que deux nouvelles éditions corrigées, en broché, ont paru en 2013 au moment de l'obtention par son livre du Grand Prix de l'Imaginaire.

AUTEURS

VITTORIO FRIGERIO

Dalhousie University